

Lettre 1.

Une patiente

Docteur,

Je ne vous enverrai pas cette lettre.

J'ai seulement besoin de l'écrire.

Et vous, vous n'avez pas besoin de la lire.

Si vous en aviez besoin, je n'aurais rien à vous écrire, il n'y aurait rien à dire.

Triste paradoxe. Ce ne sera pas le seul de ma vie. Au moins puis-je espérer que ce sera le dernier.

Aujourd'hui, vous avez eu peur. Très peur. Je l'ai vu tout de suite en entrant dans votre bureau. Tout votre corps se tendait, vos mains s'agitaient, fouillaient inutilement les papiers étalés devant vous et votre regard, ce regard qui captait de façon aiguë mon état à chaque visite, votre regard me fuyait.

Vous auriez tout aussi bien pu ne pas ouvrir mon dossier, ne rien dire. Je savais. Enfin, je savais que c'était fini, que vous abandonniez la partie, que vous vous considériez vaincu.

Ce que j'ai appris aujourd'hui, c'est que vous vous êtes battu sans moi, sans me considérer dans mon entièreté, ma totalité.

Oh, vous m'avez incluse dans ce combat médical sans merci, je dirais même que vous m'avez totalement investie. Mais ma personne, je veux dire ce qui gravite autour de la tumeur, vous n'en savez rien. Vous savez mon âge, mes maladies passées, l'existence de mon fils sur qui je ne peux compter, celle de mon ex avec qui je n'ai plus de rapports depuis plus de quinze ans. Mes parents vous ont intéressé à travers leur histoire médicale... et la manière dont ils sont morts.

Aujourd'hui, en vous écoutant m'annoncer la fin du combat, je me suis aperçue que je vous connaissais beaucoup. Et j'ai bien vu que je vous décevais. Vous aviez beaucoup misé sur moi, sur le protocole de recherche et l'évolution du mal vous semblait presque une insulte au bon sens.

Assise devant vous, j'ai bien compris que ce moment qui, il faut bien l'admettre, est un moment crucial de ma vie, ce moment vous appartenait encore.

Je voyais bien que j'étais seule. Totalement. Irrémédiablement.

Avez-vous une idée des efforts que j'ai faits durant tous ces mois de traitement pour ne pas vous décevoir? Vous ne saurez jamais le courage que vous avez exigé de moi. Ni mon stupide acharnement à me dépasser, à me surpasser pour ne pas que vous m'abandonniez à ma mort.

Vous m'aviez gentiment passé le message en me relatant des réactions de patients qui vous avaient démobilisé. Vous aviez même poussé le zèle jusqu'à m'avertir deux fois plutôt qu'une de ce qui m'attendait. Je parle des symptômes, des malaises, des effets secondaires si primaires, vous n'êtes pas du genre à vous aventurer dans le privé ou l'intime... comme la texture de ces nuits où l'angoisse dépasse de loin la brûlure du mal.

Je voulais être votre patiente étoile. L'héroïque qui ne déçoit pas son monde. Celle sur qui on peut compter.

Encore aujourd'hui devant vous, je n'ai su que deviner votre intense désir de ne pas affronter certains sujets. Comme l'avenir.

Évidemment, pour vous, je n'ai pas d'avenir. C'était d'ailleurs l'essentiel de votre message.

Un jour, dans votre solitude extrême de gagnant, vous saurez que mourir est encore et toujours vivre. Qu'il faut s'y rendre à ce verbe. Vous saurez que le chemin escarpé qui mène à l'extrême limite de la vie, est un chemin qui compte dans le décompte des jours.

Votre malaise, votre envie d'être ailleurs tout en souhaitant me témoigner une certaine apparence d'humanité, tout cela hurlait que vous étiez déjà en rémission de ma propre mort.

Je crois que je vous écris pour vous signifier que, même mourante, je suis toujours vivante.

Vous m'aviez demandé d'avoir confiance en vous. Je l'ai fait.

Mais vous, vous n'avez pas eu confiance en moi.

Pas cet après-midi en tout cas.

Vous aviez si peur que je m'effondre ou que j'éclate ou, pire, que je me liquéfie sur place. Vous aviez si peur d'être soudain sollicité pour un peu de réconfort. Et quand bien même j'aurais haussé le ton, je serais sortie de mes gonds, ça n'aurait pas été un prix bien élevé pour tous mes mois de soumission, de docilité.

C'est drôle, vous aviez peur des reproches, des bilans serrés, d'un examen sévère de vos gestes et de vos décisions professionnels... vous pensiez encore et toujours à vous.

Vous qui m'avez demandé tant de courage, j'aurais tellement apprécié vous en voir un peu.

Mais on ne se bat pas pour un médecin, même si la bataille passe par lui ( il est bel et bien celui qui fourbit les armes!).

Il n'y a plus d'armes, vous avez déguerpi. Je vous ai cru avec moi. Vous étiez avec mon mal curable.

Le voici incurable. Je ne vous reverrai pas.

J'ai ce soir l'immense regret de constater que je me suis trompée.

Je me suis effacée devant la tumeur et elle a régné sur ma vie. Ce n'est que ce soir, alors que la lutte au cancer est terminée que je me rends compte que j'ai négligé de me soigner, négligé de me préoccuper de toute ma personne. Comme vous voyez, je ne vous blâme pas, je prends mes responsabilités. Si vous aviez connu plus que mon mal, peut-être auriez-vous pu m'aider plus que localement... Mais me connaître, c'aurait été dangereux, n'est-ce pas? Le péril d'être peiné...

Bien sûr que je vous en veux, mais pas assez pour perdre encore du temps avec vous ou sur vous. Je n'ai plus de temps, vous l'avez dit. On s'en veut toujours davantage qu'on en veut aux autres. Je vais maintenant entreprendre la longue lutte à ces pertes de temps afin de vivre tout le temps, même maigre, même souffrant ou amoindri, tout le temps qui me reste.

La nuit est avancée, le calme est aussi puissant que ma solitude. Me voilà seule face à moi-même et à mes lambeaux de vie.

Sur la table, près de ma lettre, il y a un papier où deux noms figurent : les personnes qui prennent le relais après vous. Vous étiez si pressé de me les tendre ces noms, si soulagé de les avoir. Une personne pour le corps, une pour l'âme. Ce sont vos propres mots.

« Ces gens-là vont s'occuper de vous. »

Je ne sais pas, docteur, je refuserai dorénavant l'aide fragmentée, je me sens bien assez hachurée comme ça. Si ces gens supposés m'aider sont encore à établir des champs de compétence à même ma personne, je ne les laisserai pas faire. Le temps des paliers est fini.

Il y a assez de colère et de révolte en moi pour au moins m'offrir cette dernière folie : mourir entière, enfin, entière de ce qui reste de moi.

Finalement, c'est peut-être à ces deux personnes que je devrais faire lire cette lettre.

Bonne vie, docteur, vous ne saurez jamais quelle femme sotte et merveilleuse je suis.

Odile, le cancer ovarien invasif.

©Marie Laberge

avril 2006

Lettre 2.

Un membre de l'entourage.

Ma chère Lucie,

Je pense que je vais avoir besoin de toi plus vite que j'avais prévu. Un gars a beau être déterminé, y peut pas toujours se battre tout seul! Les choses ne se passent pas très bien. Je ne sais pas dans quel hôpital de fous maman est tombée, mais c'est loin d'être l'endroit idéal. De toute façon, de nos jours, je ne suis pas sûr qu'il existe un endroit idéal dans un hôpital. Sauf la sortie, bien sûr.

Là, c'est son troisième déménagement. Ça a-tu du bon sens? J'ai envie de leur crier : « Aye! Y a quelqu'un dans votre civière! Pis ça s'adonne que c'est ma mère. Faites attention, O.K.? ». Pis maman qui fait comme si toute ça était ben normal...

Après son opération, ils l'ont gardée deux jours avec les autres opérés avant de décider que c'était mieux de la mettre au sixième. J'ai à peine eu le temps de m'habituer à peser sur le piton du bon étage qu'y ont repris ses affaires pour l'emmener encore ailleurs. Je suppose qu'y faut se compter chanceux de pas être dans le corridor.

J'ai-tu besoin de te dire que les raisons, les explications, les conséquences, c'est pas leur force?

Pis maman qui dit pas un mot, qui se laisse barouetter en faisant voir de rien. Je peux pas te dire ce que ça me fait de la voir aussi tranquille, avec si peu de répondant. On dirait qu'y y ont enlevé sa combativité. On dirait qu'a l'a pogné la bactérie du consentement.

Elle qui a toujours su imposer sa volonté, décider, la v'là toute ramollie par la maladie, sans ressort, même pas chialeuse : elle mange son tapioca sans dire qu'y est pas mangeable. C'est pas elle, ça, c'est pas ma mère. Je la reconnais plus. Je l'sais pas c'est quoi les médicaments qu'ils lui donnent, mais c'est pas fameux sur le moral.

Ça fait six fois que je laisse un message chez son médecin, celui qui l'a opérée, pas moyen d'y parler! Pas moyen d'en savoir plus. Laisse-moi te dire que si c'te docteur-là mettait autant d'énergie à soigner maman qu'y en met à se cacher de moi, elle serait déjà chez nous! Y a toujours un assistant ou ben un sous-fifre qui me dit que c'est plus sa patiente. Comment ça, « pus sa patiente »? Y l'aurait référée à quelqu'un d'autre. C'est fou comme ce « référée-là » me sonne comme abandonnée.

J'ai essayé d'en savoir plus, de questionner maman tout en la ménageant. À chaque maudite fois, elle se contente de me prendre la main pour la tapoter et répéter : « Mon pauvre tit-garçon... »

Je la reconnais pas. Je la retrouve pas! On dirait qu'y m'ont volé maman. On dirait qu'y me l'ont changée. Elle veut même pas la télévision, peux-tu croire ça? Elle qui décollait pas de son fauteuil, qui s'endormait toujours devant ses programmes, elle dit que ça y fait rien de pas l'avoir. Y ont pas le droit, je pense, mais a rouspète pas. Ça a l'air niaiseux dit de même, mais pour moi, c't'un signe qu'y a de quoi qui marche pas.

Je veux pas avoir l'air parano, mais le monde autour d'elle sur l'étage, on dirait qu'y se sont entendus pour pas l'aider. Pour la laisser aller.

Ah, y sont ben fins, ben têteux, y arrêtent pas d'y prendre la main, d'y arranger les cheveux, mais j'en vois pas gros lui faire un vrai *pep talk* pour l'encourager à se battre. Y comprennent pas de quoi elle a besoin, pis moi je me retrouve tout seul à me débattre.

Hier, j'ai passé proche de sauter ma coche. Y a une femme qui a demandé à me parler. Si ça avait pas été une femme, j't'aurais dit que c'était l'aumonier comme dans le bon vieux temps.

A s'est mis à me parler comme si y avait pus rien à faire pour maman, comme si la partie était perdue d'avance, comme si même maman avait accepté ça. A me parlait comme si j'étais le dernier à faire du trouble, à déranger leur « approche ». J'ai failli y sauter dans face! Elle tenait une tasse de thé à moitié pleine, elle avait des ongles roses pâle, manucurés, tu sais des ongles soignés. Pis une alliance. J'ai rien dit. J'ai essayé de me concentrer sur ses mains pour pas y crier ce que je pensais de son

incompétence, de sa lâcheté. J'aurais pu être pas mal violent. C'femme-là se rendait pas compte de c'qu'a disait.

Quand le silence a été trop long, j'ai demandé d'un ton posé, je tiens à le préciser : « Y a-tu quelqu'un ici qui veut aider maman? Je veux dire vraiment l'aider? »

Je sais pas trop c'qu'a m'a bégayé comme réponse, mais j'ai pas dormi de la nuit. Depuis qu'a m'a parlé, j'ai peur.

Peur qu'on fasse du mal à maman. Peur qu'y décident, dans leur maudite supériorité scientifique que maman a besoin d'un petit coup de pouce pour passer. Tu sais que ça s'est déjà fait? Ben sûr, y s'en vantent pas. Mais ça arrive, pis plus souvent qu'on pense. Ça arrive...

Quand je vois maman qui a perdu toute son autorité, quand je la sens se décourager, s'épuiser, je me dis qu'y faudrait pas qu'y poussent fort pour qu'a trouve que ce serait pas une mauvaise idée. Que son temps est arrivé. Est pas loin de le penser. A l'dit pas, mais je le sens.

Ça fait que j'ai décidé de pas la laisser tu-seule avec eux autres. J'ai décidé de me battre pour elle, de les surveiller pis d'en poser des questions. Ils l'auront pas facile. Pis maman va sortir de son silence, je t'en passe un papier.

Qu'y y donnent des anti-dépresseurs si y faut.

Mais a va se battre avec moi. Comme avant.

Elle qui m'a jamais lâché, jamais fait défaut, a va voir que son gars est ben élevé pis qu'y sait c'qui y faut. A l'a jamais été capable d'être égoïste, ben la, j'vas lui donner toute la place, pis j'vas y montrer comment exiger des vrais soins pis du vrai soutien. A lâchera pas pis je la lâcherai pas.

Si tu pouvais venir en fin de semaine, ça m'aiderait à mettre en place une sorte de stratégie de combat. Ça m'aiderait, point.

C'est un long courriel, je le sais, mais le presto que je suis avait besoin de lâcher de la *steam*.

Je t'attends. On t'attend.

Pierre.

©Marie Laberge

avril 2006

Lettre 3.

Un médecin.

Chère Mélissa,

Depuis notre rupture, il y a de cela presque vingt ans quand nous étions encore étudiants en médecine, nous n'avons jamais vraiment parlé. En dehors de nos cartes de vœux expédiées fidèlement à chaque année, nous ne savons plus grand chose l'un de l'autre.

Ne souris pas en recevant ma lettre, O.K.?

Ne te moque pas non plus. Tu es le seul témoin de ces années d'apprentissage, la seule qui sait vraiment quel médecin je suis. Pas que ce soit si important, mais bon!...

Te souviens-tu m'avoir dit en me quittant que j'étais « sur la défensive » et très occupé à me protéger? Tu avais traité ma combativité professionnelle d'agressivité et ça m'avait semblé très injuste.

Ça me semble encore injuste.

Tout ça parce que nous avons des positions opposées sur le détachement. Te rends-tu compte que même le mot m'échappe souvent? J'ai encore dû le chercher, comme si cette notion même n'était pas au centre de notre rupture!

Et c'est aujourd'hui que je le comprends. À quarante ans ( ou presque), j'ai été obligé de renoncer au détachement si vital à ma profession. Obligé n'est pas le bon mot. Il faudrait dire contraint, forcé.

As-tu déjà eu un ami comme patient? Enfin, quelqu'un que tu connais depuis un bon bout de temps, quelqu'un avec qui tu as des rapports sociaux sans que ce soit un ami intime?

Ça vient de m'arriver. Un partenaire de tennis. Un gars brillant. Un avocat qui était consultant auprès du Premier ministre. Un gars drôle avec qui on prenait toujours une bière après la *game* et qui trouvait toujours le tour de nous raconter des histoires tordantes. Un gars en forme, un gars qui prenait soin de lui, qui ne fumait pas, qui prenait un coup une fois de temps en temps, pas plus.

Y a trois mois, ce gars-là me demande un rendez-vous pour un problème de digestion. Cancer du foie. Fulgurant.

Quand je l'ai vu, quand j'ai compris qu'y avait rien à faire, que moi, je ne pouvais rien faire, j'ai essayé de le référer. Il a jamais voulu.

« Tant qu'à crever, j'aime autant le faire avec un ami, quelqu'un que je connais. »  
C'est ça qu'il m'a dit.

Mais moi, je voulais pas. Je pouvais pas. C'est pas mon métier à moi de regarder quelqu'un s'en aller sans rien faire. Je savais ce qui l'attendait. Je voyais d'avance le portrait détaillé. J'avais pas envie d'assister à ça sans pouvoir rien faire. Mon métier, c'est de soigner, c'est de me battre. Je dis pas que je gagne tout le temps. Mais quand je perds, je ne suis pas obligé de regarder la tumeur gagner jusqu'au bout.

Dans ma profession, j'ai été obligé de regarder des patients abandonner, refuser des traitements, j'ai été obligé d'accepter des décisions que je ne partageais pas, des renoncements avant le temps, et je te jure que j'ai respecté ces décisions-là même si je n'étais pas d'accord.

Y a des gens qui ont plus peur de se battre que de mourir. Laisse-moi te dire que c'est pas facile à accepter. Voir quelqu'un renoncer à quelques mois, des fois un an ou deux de plus juste parce qu'y ont peur de souffrir ou qu'y sont pas prêts à mettre le prix...me semble qu'un an, c'est déjà ça de gagné, non?

C'est là que le fameux détachement est nécessaire. Parce que si je soignais tout le monde que je vois comme des amis ou des gens que j'aime, je ne serais pas capable d'être efficace. Je serais un médecin « *moodé* », un allié qui ne sert à rien parce qu'il est trop impliqué, trop touché.

Depuis que je fais ce métier-là, j'en ai vu des collègues craquer, se taper des passages à vide quand ce n'était pas carrément des dépressions. J'en ai vus qui se sont posé des questions insondables quand la réponse scientifique était là, devant leurs yeux.

Pourquoi ils la voyaient pas? Parce qu'ils entraient dans le doute du patient. Parce qu'ils laissaient la peur du patient les influencer, modifier une décision qui, même difficile à supporter, risquait d'augmenter les chances de survie.

Si tu veux le fond de ma pensée, les médecins qui ne sont pas assez détachés font autant d'erreurs que ceux qui cultivent le détachement. C'est un autre genre d'erreurs, c'est tout.

J'ai l'air d'essayer de me justifier d'une apparente froideur. Ce n'est pas ça. Je crois sincèrement que mon objectivité émotionnelle sert la médecine et le patient. Je crois que plus le patient est émotif, plus c'est nécessaire de le ramener et de ne pas se laisser happer pour ne pas brouiller le jugement.

Un patient attend du médecin un regard aigu, un jugement sûr et une main ferme. Il n'attend surtout pas de la pitié ou de l'apitoiement. De toute façon, même si je le voulais, je ne serais bon à rien là-dedans. Il y a d'autres spécialistes pour ça, je leur envoie ces patients-là.

Quand un patient n'est pas capable de prendre une décision avec moi parce que son état mental est trop instable, j'aime mieux le référer. Rassure-toi ça ne fait pas de moi quelqu'un qui s'adresse à une pathologie plutôt qu'à une personne. Je sais encore faire la différence. Mais tu sais ce que je pense des grands discours « alternatifs »...Il n'est pas question que j'embarque dans la secte des guérisseurs ésotériques et des décodeurs d'auras.

Qu'un patient ait un esprit positif et combatif ça améliore le traitement, pas besoin de psychologie pour savoir ça, mais je ne peux quand même pas le traiter en ami pour obtenir sa collaboration! Question de degrés tu me diras, mais il y a quand même quelque chose qui m'énerve souverainement dans le discours des partisans de l'humanisation : ne serait-ce que par souci de santé mentale, y faut aussi savoir garder une distance!

Pourquoi je te raconte tout ça? Parce que nos discussions me sont revenues en mémoire pendant que Jean-Pierre ( c'est le nom de mon ami) était à l'hôpital. Tu m'avais mis au défi de briser mon détachement une fois. Je l'ai fait. Un peu par obligation, mais je l'ai fait. J'étais là comme un pauvre imbécile impuissant et je l'ai regardé sans rien faire puisqu'il n'y avait plus rien à faire.

Honnêtement, je ne vois pas ce que ça pouvait m'apporter. Ni à lui, d'ailleurs. Ça me dérangeait beaucoup et ça ne changeait rien pour lui. Je restais là, en silence, incapable de trouver quoi dire ou comment le dire. C'était vraiment pas ma place.

Alors, j'ai arrêté d'y aller. En fait, pour tout te dire, je n'ai pas pu arrêter vraiment. Je passais voir son dossier, je suivais l'évolution de loin, sans entrer dans sa chambre si tu veux. Mais je me suis tenu informé jusqu'à la fin. J'étais même au poste de garde quand ça s'est fini. À deux pas de sa chambre.

Mélissa, si tu penses que c'est le genre de chose que tout médecin doit vivre pour être un bon praticien, laisse-moi te dire que tu te trompes. Je suis mille fois meilleur quand je ne connais pas la personne.

Toute cette histoire-là m'a tellement fait penser à toi. Je me suis demandé comment t'allais et si tu comprendrais mon point de vue cette fois-ci.

Si jamais tu passes par Montréal, fais-le-moi savoir. On ira manger ensemble.

J'aimerais beaucoup te revoir.

Ton ex de la Faculté de médecine.

©Marie Laberge

avril 2006

Lettre 4.

Une psychologue.

Extrait du journal de Clémence.

La journée a été dure. La soirée est douce.

Ce matin, une brume froide recouvrait le paysage. On ne voyait rien.

Et puis, à la toute fin de cette journée capricieuse, le ciel s'est éclairci et les nuages ont laissé le soleil se coucher en splendeur.

Avec le soir, une brise chaude a soufflé et a séché les arbres.

Je suis rentrée chez moi à pied.

J'en avais besoin.

Comme toujours, quand un patient meurt.

La vie prend des drôles de détours pour imposer sa loi. La nature humaine aussi. Il y a tellement à faire pour apaiser le cœur de ceux qui souffrent. Et le cœur est si souvent enfoui, caché sous des couches et des couches de défenses.

Aujourd'hui, Nicole est morte. Une femme encore jeune, sans enfants, une femme qui a vécu une vie courte et hors du commun. Une vie de musique.

Une soprano qui a chanté dans les plus beaux théâtres du monde, sous la direction des plus grands chefs d'orchestre et qui a laissé des enregistrements sublimes.

Une artiste connue dans le cercle plutôt étroit des amateurs d'opéra.

Personne de ce milieu ne sait encore qu'elle est morte.

Personne ne la savait malade, point.

C'était sa volonté.

Au début, il y a quelque semaines à peine, c'était sa façon à elle de lutter : le silence contre la maladie. La musique appartenait à la vie, elle refusait de la mêler à la maladie.

La première fois que je l'ai rencontrée, elle était tête nue, ni perruque ni fichu pour camoufler les effets de la chimio.

Elle n'était que son regard intense, grave, vissé sur mon visage. Aucune place pour l'esquive ou la fuite, si jamais une telle attitude m'était passée par l'esprit. Ce n'était pas une diva qui me faisait face, c'était un être humain mis à nu par sa mort à venir, une force brute et blessée par la violence du diagnostic. Mais une force certaine. Dans son visage émacié, ses yeux hurlaient : on aurait dit des bêtes sauvages mises en cage. Tout son corps était droit, raidi, tétanisé.

Ma douceur ne lui convenait pas plus que la nouvelle violente de sa mort prochaine. Je le comprenais. J'avais devant moi une personne douée d'une rare et fabuleuse énergie et cette énergie brûlait en rage et en contestation muettes.

Pas un son ne sortait d'elle. Mes mots butaient sur sa personne et me revenaient comme autant de balles sur un mur.

Notre première rencontre s'est achevée dans un silence impeccable.

Je ne savais même pas si c'était de l'ironie quand, au moment où j'allais partir, elle a laissé tomber un merci sec et sans appel.

J'ai longuement médité ce besoin de silence.

Bien sûr, je suis revenue la voir. Mais je suis revenue à heures fixes et pour des laps de temps brefs, enfin, plus courts que je ne le fais habituellement. J'espérais qu'elle y voit une sorte de disponibilité et de respect. Je ne voulais surtout pas la surprendre, je voulais qu'elle sache que j'étais là pour elle, à ses conditions à elle. Elle devait endurer assez d'invasions pour les soins, et cela de jour comme de nuit, j'estimais que ma présence devait être un rendez-vous constant, rassurant et surtout pas inopiné.

J'étais une alliée, j'étais de son côté, quel qu'il soit, et j'espérais qu'elle le sache.

Je comprenais qu'elle me voyait comme une intruse qui avait l'intention de briser ses défenses et de lui retirer son armure contre la souffrance et j'ai pris soin de lui dire que la déstabiliser, l'affaiblir davantage n'était pas mon intention.

Je connais bien la colère, la rage, l'impuissance, j'ai eu à négocier avec toutes sortes de manifestations de ces émotions dans ma vie, mais jamais dans une telle tension silencieuse.

Le personnel me disait qu'elle était cinglante, provocante, extrêmement cassante et que ses rares paroles étaient d'un cynisme corrosif. Malgré toute leur expérience, les manières de Nicole les blessaient. Au début, c'est avec eux que j'ai travaillé le plus. C'est ensemble qu'on a trouvé une façon d'aider sans envahir, une façon de respecter les instructions muettes de Nicole.

De mon côté, j'ai acheté ses disques et je les ai écoutés en boucle. Sa voix chaude avait parfois des accents de mezzo et elle modulait avec une pureté, une humanité bouleversantes.

J'ai été sur internet pour lire les entrevues, les critiques, ce qu'elle disait de son art, ce qu'on disait d'elle, pour saisir l'artiste qu'elle était.

Je ne connais rien à l'opéra, je n'y ai jamais assisté, mais je comprenais l'exigence qu'une carrière comme la sienne avait demandée.

Je comprenais aussi que son intense solitude, son isolement même, était volontaire. Impossible qu'une telle artiste n'ait pas d'amis. Pourtant, personne ne venait la voir. J'y voyais encore l'expression de sa colère, de sa rage... quelle punition elle s'infligeait!

En lisant son dossier médical complet, j'ai pu constater qu'elle avait de bons motifs d'en vouloir à la vie, au sort, à l'injustice... mais non, elle ne suivait pas les passages habituels du refus et de la colère. Elle se fermait et s'interdisait toute forme de secours.

Sans aide, elle voulait traverser l'épreuve sans aide.

Considérant le peu de temps qu'elle avait devant elle, ça a été long avant d'obtenir l'expression de toute cette rage muette. Malheureusement pour elle, c'est son attachée de presse qui l'a provoquée.

Le dernier enregistrement de Nicole avait été réalisé une semaine avant son diagnostic, alors qu'elle ignorait totalement qu'elle était malade. Pour la sortie du cd, l'attachée de presse a évoqué l'idée de divulguer la vérité sur l'état de santé de Nicole. Jusque là, son absence de la scène publique avait été mise sur le compte d'un repos bien mérité. Bien sûr, il s'était trouvé quelqu'un pour partir une rumeur plus ou moins exacte, mais l'opéra n'étant pas le show bizz, la rumeur avait facilement été démentie.

Quand l'attachée de presse est arrivée dans la chambre de Nicole avec le cd fraîchement sorti, les murs de l'étage ont comme éclatés. Je ne suis même pas sûre qu'elle ait eu le temps d'évoquer sa stratégie de mise en marché, le seul objet a fait tout le travail.

La fureur de Nicole a explosé. Sa voix puissante, la boule de violence qui bloquait jusqu'à son souffle : tout a jailli dans un tonnerre saisissant et libérateur. L'attachée de presse a fui, Nicole, elle, continuait.

Quand je suis entrée dans sa chambre, vingt minutes avant mon heure habituelle, j'ai écouté calmement ce qu'elle avait à hurler. Je recevais sa douleur sans essayer de l'interpréter ou de la fuir, sans répliquer ou argumenter.

Juste l'entendre, juste lui laisser le champ libre. Que ça sorte enfin. Et qu'elle trouve un être humain qui la reçoive au bout de sa course effrénée.

Puis, avec un instinct puissant du temps, elle s'est brusquement tue et elle m'a demandé, à l'heure exacte où d'habitude je partais : « Pouvez-vous rester? »

Je lui ai dit que tant qu'elle le désirerait, je resterais près d'elle.

Un immense silence a suivi. Un silence calme, presque léger.

Le soir est tombé lentement. J'étais assise près de son lit et quand, par la fenêtre ouverte, le chant solitaire d'un oiseau nous est parvenu, elle a touché ma main dans la pénombre. L'oiseau a répété son chant. Une tristesse sans nom m'a envahie. À la troisième reprise du chant de l'oiseau, Nicole a murmuré : « Si bémol. C'est un si bémol. »

Quand l'oiseau s'est tu, elle s'est mise à chanter une mélodie qui commençait exactement sur cette note.

Je ne sais pas ce que c'était. Je me suis seulement mise à pleurer.

Quand elle a arrêté de chanter, nous étions deux à pleurer. Enfin deux.

Nicole est morte ce soir, dix jours après cet événement. Dix jours où elle a pu apaiser son cœur et vivre sa fin de vie.

Ce soir, une heure avant de mourir, alors que le couchant était si beau, l'oiseau solitaire est revenu chanter. J'ai pris la main enflée de Nicole et elle a souri sans ouvrir les yeux. Je crois qu'elle est partie avec lui. Elle qui ne croyait ni à dieu ni à diable, elle est partie avec sa foi, celle de la musique.

©Marie Laberge

avril 2006